

La nordicité et l'expérience migrante au XIXe siècle : quelques exemples français d'une configuration imaginaire

Walecka-Garbalinska, Maria, Université de Stockholm

La construction discursive de l'identité dans les littératures francophones

Dès l'aube du XIXe siècle l'expérience migrante marque un tournant dans la constitution de l'imaginaire nordique : à côté des érudits et des explorateurs, des exilés et des émigrés sont confrontés à l'Autre septentrional. La notion de *nordicité* permet une lecture de l'espace nordique en tant que formation discursive où deux types de pratiques migrantes, aboutissant à deux chronotopes nordiques différents, peuvent être dégagées. La première, qui correspond à ce que Vladimir Jankélévitch décrit comme le Sérieux, est représentée par les récits de voyage de La Tonnaye et de Suremain . La seconde, configurant l'espace du Nord selon les modalités de l'Ennui, est illustrée par quelques fragments des *Martyrs* de Chateaubriand et par des écrits autobiographiques de Madame de Staël. Finalement, les deux types des chronotopes nordiques se retrouvent dans les romans de Xavier Mamier, ayant pour cadre la Suède et le Canada, deux pays d'émigration du XIXe siècle.

La nordicité et l'expérience migrante au XIXe siècle : quelques exemples français d'une configuration imaginaire.

« Personne ne tire d'une pérégrination un meilleur parti que l'évadé, l'insoumis, le révolté, le mécontent. » (Baldensperger, 1924, t. I, p. 43).

Pour une approche discursive du Nord : la nordicité

L'axe migratoire Sud/Nord coïncide avec un des axes permanents de l'imaginaire géographique tel qu'il s'est constitué dans la durée et tel qu'il peut se lire à travers les couches successives des représentations culturelles, à commencer par le récit de Pythéas le Massaliote quatre siècles avant Jésus-Christ et jusqu'aux constructions identitaires de nos sociétés postmodernes dont certaines redéfinissent et réintègrent délibérément leur dimension nordique. L'objectif de mon propos est de dégager, à partir de quelques exemples textuels du XIXe siècle, l'incidence de l'émigration sur la représentation du Nord, envisagée comme construction discursive et imaginaire, liée à un territoire géographique aux frontières changeantes et nécessairement relatives. Le terme de *nordicité*, lancé dans une perspective pluridisciplinaire par le géographe canadien Louis-Edmond Hamelin, étend le contenu sémantique de l'adjectif *nordique* (réservé jusqu'ici aux pays scandinaves) à toutes les régions froides de l'hémisphère boréal et les situations psycho-humaines qui y correspondent (Hamelin, 1996, pp. 212, 243 et passim). En faisant entrer dans cette notion « le factuel et le mental, les faits photographiables et les idées pures, le paysage visible et les représentations idéologiques, bref, le réel et l'imaginaire » (Hamelin, 1988, pp. 8-9), Hamelin a ouvert ce concept à la problématique de la représentation. Il a légitimé ainsi l'approche du Nord en tant que construction discursive, entreprise par Sherill E. Grace dans *Canada and the idea of North* (2002), qui suit la piste indiquée par l'*Archéologie du savoir* de Michel Foucault. *A priori*, l'approche du Nord en tant que *nordicité* vaut également pour d'autres régions et d'autres strates historiques de représentation. Or, concernant le Nord européen, le centre d'intérêt concernait jusqu'à récemment l'évaluation de la fidélité de l'image au référent géographique et culturel et la perspective dominante était celle de l'histoire des idées (ossianisme, théorie des climats, découverte des antiquités scandinaves avec Mallet). Quant à

l'émigration, celle-ci peut être considérée non seulement comme un phénomène socio-historique et politique, mais également comme un art de *faire avec* (pour reprendre une formule de Michel de Certeau) qui sur le *lieu* - c'est-à-dire un ordre qui distribue les éléments « dans des rapports de coexistence » de telle façon que « chacun [est] situé en un endroit 'propre' et distinct qu'il définit » (Certeau, 1980, p. 208) - greffe des usages, des modes d'emploi, des gestes de créativité individuelle (Certeau, 1980, p. 76 et passim), donc également des modes de dire qui infléchissent le discours sur l'espace. Par conséquent, la nordicité comme construction discursive serait au Nord dans le sens géographique ce que l'espace est au lieu, c'est-à-dire un Nord pratiqué, en l'occurrence un Nord pratiqué par un migrant.

Pourquoi le XIXe siècle ? Il y a à cela deux raisons principales, dont la première ressortit à l'histoire et la seconde à l'imaginaire. Sous la Révolution et l'Empire une émigration aristocratique, intellectuelle, militaire et ecclésiastique nombreuse, qui compte dans ses rangs quelques figures littéraires bien célèbres et beaucoup d'autres plus obscures, se dirige notamment vers des pays considérés à l'époque comme appartenant au Nord : Allemagne, Angleterre, Russie, Suède (Castrén, 1910, pp. 171-175). Ce n'est pas un hasard si le principal périodique de l'émigration française qui paraît de 1797 à 1802 s'appelle *Le Spectateur du Nord* (Baldensperger, 1924, t. I, p. 164). Comme la plupart des émigrés rentrent en 1800 ou en 1815, beaucoup de textes issus de cette expérience appartiennent chronologiquement déjà au XIXe siècle et témoignent de la métamorphose intellectuelle et spirituelle produite par l'Émigration qui aboutira au premier romantisme (Baldensperger, 1924, t. I, p. iv). Les changements de régimes successifs provoqueront ensuite, tout au long du siècle, d'autres vagues d'émigration et d'autres confrontations avec l'Autre septentrional, européen ou américain. Leurs retombées littéraires n'auront ni la même ampleur ni le même retentissement mais contribueront à leur tour à construire un imaginaire géographique. À titre d'exemple, un journaliste républicain, Henri Émile Chevalier, proscrit à la suite du coup d'État de Napoléon Bonaparte, se réfugiera à Montréal et laissera une production romanesque prolifique ayant pour cadre la Prairie du Nord-Ouest canadien. La deuxième raison du choix du XIXe siècle, est que l'exilé devient, de Chateaubriand à Baudelaire, en passant par Balzac et Hugo, le grand thème romantique dans lequel les écrivains coulent leurs complexes individuels¹, tandis que l'exil est promu au rang de la synecdoque de la condition humaine. Or, les paramètres

¹ La remarque et l'expression sont de M. Andréoli à propos de Balzac, cité par Labouret, 1996, p. 128, n. 5.

climatiques et topographiques de la nordicité ouvrent tout le champ imaginaire de la privation, du vide, de la diminution de l'être, en assimilant le Nord à l'espace de l'exil existentiel. La question se pose donc de l'articulation de ce discours topique à la représentation de l'espace.

L'exil et la temporalisation de l'espace

L'émigration, en tant que rupture, constitue un facteur de temporalisation de l'espace². Si elle distribue celui-ci entre un là-bas et un ici, c'est surtout le temps qu'elle partage entre un autrefois et un maintenant, plus rarement entre un présent de l'exil et un futur du retour. À partir de la situation d'exil, l'espace se constitue en tant qu'horizon de temps et de sens vécus : « Se représenter comme exilé, c'est à la fois construire une image de soi, une image des autres en même temps que ses horizons d'attente » (Aprile, 2000, p. 90). Le Nord sera, par conséquent, différemment configuré, selon les modalités de l'autoreprésentation du sujet migrant, réel ou fictif. À partir de cette hypothèse, deux grands types de chronotopes de l'exil nordique peuvent être décelés. Le premier correspondrait à une autoreprésentation qui récuse l'identité exilée et apprivoise (ou nie) l'altérité, par exemple par le refus du pittoresque. Il pourrait être défini comme sérieux, le Sérieux étant, selon le philosophe Wladimir Jankélévitch, une expérience du temps qui se situe dans le plus large intervalle possible et l'envisage dans son ensemble.

[Il] y a en lui un élément de résignation. [...] coupant court à l'enchantement romanesque, [il] dégrise le visionnaire et le convertit à l'humble prose de la réalité [...]. (Jankélévitch, 1963, p. 192)

Refusant le tragique et le comique, le Sérieux s'exprime volontiers dans l'humour et l'ironie. Le second chronotope équivaut, au contraire, à la posture d'un exilé qui projette sa propre étrangeté sur l'espace en opérant une *septentrionalisation* (ou une *nordification*) du Nord³. Ce cas de figure correspondrait à son tour à ce que Jankélévitch décrit, avec Pascal, comme Ennui : état du temps disloqué, où la mémoire submerge le présent en le décolorant, où le

² Selon Certeau, 1980, p. 208, l'espace est « l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le temporalisent [...] ».

³ J'emploie ce néologisme, calqué sur l'orientalisation de l'Orient dont parle Edward Saïd, dans un sens proche de celui que lui donne Stadius (2001, p. 7) : « [...] there is a clearly traceable tendency, starting from classical texts all the way to modern day literature, to reproduce a certain *northernising discourse*, i. e. to search for and perceive certain elements in customs, nature, and society, as typically northern. »

temps se résorbe dans l'intemporel et la hiérarchie de valeurs est remplacée par la hiérarchie des temps⁴.

La Tocnaye et Suremain : le Nord Sérieux

Deux textes d'émigrés dont les auteurs, victimes de la rage révolutionnaire, trouvent le refuge en Suède : Jacques-Louis de Bougrenet de La Tocnaye et Jean-Baptiste de Suremain, illustreront le chronotope nordique sérieux. La Tocnaye a écrit un récit de voyage et guide touristique en même temps intitulé *Promenade d'un Français en Suède et en Norvège* paru en 1800 à Copenhague et réédité l'année suivante aux frais de l'auteur⁵, Suremain est auteur des mémoires (1825-29)⁶ qui n'ont été publiés qu'au début du XXe siècle. Tous les deux appartiennent à cette catégorie d'émigrés cosmopolites, qui (comme leur roi Louis XVIII lui-même à qui Gustave IV Adolphe offre le refuge en Suède) sont accueillis dans les cours royales, les manoirs et les presbytères de campagne, en retrouvant dans le Nord un monde familier. « Tous les pays du Sud sont couverts de ruines, ou retentissent du bruit des armes. Vers le Nord, l'ordre accoutumé règne encore », écrit La Tocnaye (1801, t. I, p. 1) qui se distingue cependant de ses camarades d'infortune par sa façon de migrer : il parcourt souvent à pied et sans bagages les régions où il se trouve et établit par conséquent un contact très direct avec l'Autre. À l'aise partout, il observe les us et coutumes différents avec curiosité, amusement et humour. Au cours du dernier hiver du XVIIIe siècle il décrit ainsi sa quarantaine culturelle en Suède :

Ayant enfin appris pendant les trois mois, que j'avais demeuré à Gothenbourg, à boire un grand coup d'eau-de-vie avant le dîner, à fumer la pipe suivant l'occasion ; à répondre, *ja sō* [sic!], à toutes les questions, et à baiser la main des dames, suivant l'usage du pays, je me crus assez initié dans les coutumes de Suède pour entreprendre le voyage de la capitale. (La Tocnaye, 1801, t. 1, p. 46).

S'il ne s'interroge jamais sur *l'écart* qui se manifeste dans ces comportements si facilement

⁴ L'auteur d'un article sur l'exil des proscrits sous le Second Empire, constate aussi que "[I]a distance de l'exil, les ruptures qu'il engendre, loin de produire du neuf, de tendre vers le futur, dilatent le passé" (Aprile, 2000, p. 91).

⁵ Jacques-Louis de Bougrenet de La Tocnaye (1767- ?) émigre en 1791. Arrivé à Coblençe, ce gentilhomme breton est placé dans les gardes de Monsieur. Licencié, il traverse la Hollande, parcourt l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande avant de s'embarquer pour Göteborg en 1798. Il visitera le Danemark, la Suède et la Norvège jusqu'en Laponie avant de rentrer en France au Consulat. Cf. Baldensperger, 1924, t. I, pp. 51-53.

⁶ Jean-Baptiste de Suremain (1762-1835) servit dans l'armée des princes et passa quelque temps à la cour de Henri de Prusse. Il arrive en Suède en 1794 comme précepteur des jeunes frères de Geer à Finspång. Favori de Charles XIII, il sera impliqué de très près dans les affaires politiques et militaires suédoises et deviendra inspecteur général de l'artillerie suédoise. Il revient en France en 1815 après 21 ans en Suède. Cf. Klemming, 1961, pp. 9-10.

adoptés, ni à plus forte raison sur l'incidence de cet écart sur ce que nous appelons aujourd'hui identité culturelle, c'est qu'au fond sa foi en l'homme universel, proclamée déjà dans l'épigraphe, reste intacte. Par conséquent, ce n'est pas à travers la représentation des autres, mais au niveau de l'autoreprésentation en tant qu'écrivain et voyageur qu'il cherchera à affirmer son identité. Son texte est, en effet, ponctué de digressions ironiques sur les autres récits de voyages, allemands en particuliers, qu'il considère comme d'ennuyeux « registre[s] de concierge » (La Tocnaye, 1801, t. 1, p. 67) et dont les auteurs sont traités de « messieurs les pittoresques » (La Tocnaye, 1801, t. 2, p. 28). À la procédure méprisée de ces dévoreurs d'espace courant après les impressions nouvelles, il oppose sa propre démarche qu'il qualifie de *promenade* et qui est la rencontre de l'Homme, un dans la diversité de ces comportements culturels :

[...] suivant l'usage des *pittoresques*, ils voulaient me faire aller à Torneå voir le soleil pendant la nuit. Eh! Mais, est-ce qu'il est plus beau que le jour ? Que m'importent les bois, les ours, les rochers de ces déserts [...] ? Ce sont les hommes ; les moyens qu'ils emploient pour supporter leur existence, les manières enfin qui leur sont propres que je me plais à étudier, et qui peuvent intéresser les autres. (La Tocnaye, 1801, t. 2, p. 23)

Le refus de l'exotisme, cet « éloge dans la méconnaissance » (Todorov, 1989, p. 356), entraîne aussi le refus de percevoir le Nord selon les termes antithétiques du paradigme stéréotypé Nord/Sud et d'en faire une métaphore de l'exil. Au lieu de creuser la différence, la stratégie de La Tocnaye est plutôt de la gommer par la reconnaissance de la diversité. Ce qui ne l'empêche pas parfois de valoriser le Nord dans la mesure où il remplit la norme du Sud. Il s'obstinera, par exemple, à convaincre ses lecteurs que les hivers scandinaves sont plus supportables qu'en France, et les étés plus beaux qu'en Italie (La Tocnaye, 1801, t. 2, p. 25), que près de Helsingborg poussent des oliviers plantés en pleine terre (La Tocnaye, 1801, t. 2, p. 270) et que les myrtilles remplacent avantageusement le raisin pour la production du vin (La Tocnaye, 1801, t. 2, p. 28). L'exil nordique de La Tocnaye n'est pas une coupure radicale dans le tissu temporel du quotidien, mais totalise le sujet dans l'expérience du moment, en intégrant les autres dimensions temporelles, la mémoire et l'anticipation, traits caractéristiques de la conscience sérieuse (Jankélévitch, 1963, p. 196). L'auteur envisage, en effet, de continuer sa promenade après l'exil : « Désormais devenu libre, je veux borner tous mes soins à tâcher d'aller faire une promenade dans mes foyers » (La Tocnaye, 1801, t. 2, p. 310). Le chronotope nordique sérieux qui résulte de cette pratique de l'exil - libre de velléité nostalgique ou critique - déploie un espace serein, familial et perfectible.

Si La Tocnaye a parcouru le Nord en touriste, Suremain l'a fait en militaire et cette circonstance se traduit par une certaine instrumentalisation de l'espace qui devient avant tout le cadre des activités tendant vers un but précis, vers un résultat escompté. Cette tension prospective donne à la nordicité une dimension de l'Aventure, définie par Jankélévitch (1963, p. 10) comme « l'avènement de l'avenir ». À la différence de La Tocnaye pour qui la Scandinavie était un prolongement de l'Écosse, et d'une façon aussi de la France, Suremain en reconnaît tout de suite l'altérité :

Tout était nouveau pour moi dans le pays que nous traversions : aspect, langue, mœurs, coutumes, nourriture. Ce n'était ni la France, ni l'Allemagne. (Suremain, 1902, p. 10)

Mais, à l'encontre du courant esthétique contemporain, il n'est point, lui non plus, à la recherche d'une nature sauvage dans le Nord, mais superpose l'idéal classique du jardin à la française à sa perception d'un paysage, immédiatement apprivoisé :

Je fus frappé de la beauté des chemins et des forêts. [...] on aurait cru se promener dans les allées d'un parc. (Suremain, 1902, p. 10)

Sinon, le paysage du Nord est très rarement évoqué et seulement en fonction des préoccupations militaires. Ainsi la Finlande, dont la formation du terrain offre peu d'espace pour le déploiement des troupes, est décrite comme un pays qui n'est pas propice aux grandes batailles. Comme La Tocnaye, il minimise (ou plutôt rationalise) l'hivernité qui dans le mythe du Nord est le lieu de tous les fantasmes. Victime lui-même d'un refroidissement qui a failli lui coûter la vie, l'auteur prétend que ce n'est pas les températures basses qui sont dangereuses en hiver mais une nourriture inappropriée et explique dans ce sens le désastre de la retraite de Russie. Si le froid et l'hiver sont hostiles, c'est dans la mesure seulement où ils peuvent favoriser l'ennemi, comme en 1809, lorsque « [l]a mer, entièrement gelée entre la Finlande et la Suède » permettait aux Russes d'atteindre la côte suédoise en un jour de marche (Suremain, 1902, p. 113).

Chez La Tocnaye et Suremain l'écart entre identité et altérité, territoire d'énonciation et territoire étranger est banalisé, parfois jusqu'au renversement des termes en présence : le Nord devient le chez soi dont on s'exile à regret et la nordicité elle-même est contestée.

Cependant, ce n'est pas ce Nord démythifié, espace du Sérieux et de l'Aventure, qui sera associé par le XIXe siècle commençant à l'expérience migrante. Avec Chateaubriand, qui pourtant fait partie de la même vague d'émigration révolutionnaire que La Tocnaye et Suremain, mais qui n'est jamais allé plus au nord que la Grande-Bretagne, la nordicité littéraire s'identifie avec l'exil et l'ennui existentiel dont le vide est l'emblème. La différence peut s'expliquer évidemment par des raisons psycho-biographiques : tandis que les premiers ont une expérience directe de l'espace décrit, le second n'en a point (après avoir rejoint l'armée des Princes, il échoue à Londres dans la misère et l'abandon). Mais aussi par la différence de motivation et de forme d'expression : alors que La Tocnaye rédige un guide de voyage bien documenté et Suremain destine ses mémoires à des amis suédois, Chateaubriand écrit un poème épique en prose. Mais cela ne fait que confirmer notre point de départ, à savoir que le discours sur le Nord est de l'ordre de l'imaginaire et qu'il obéit à d'autres impératifs que ceux de la mimésis. C'est dans quelques fragments des *Martyrs* (1809, 1e éd.), épopée et confidence en même temps, que le fantasme de l'exil dans le Nord et du Nord comme exil se trouve formulé avec insistance, en convoquant un grand nombre de topoï qui, depuis Tacite au moins font du Nord l'espace du sublime négatif⁷. La ressemblance entre le héros épique et son créateur a été soulignée par Maurice Regard : « Tous les deux ont été soldats dans les froids pays du Nord où ils ont été blessés, exilés » (introduction à Chateaubriand, 1969, p. 18).

Le chrétien grec Eudore, expulsé de Rome sous les persécutions de Dioclétien, et fait prisonnier par les Francs qui pendant quinze jours et quinze nuits s'enfoncent vers le Nord, raconte :

[...] mes pieds nus foulaient la neige, mes cheveux étaient hérissés par le givre, et la bise glaçait les larmes dans mes yeux [...] (Chateaubriand, 1969, p. 216).

Comme il ne s'agit pas uniquement d'un exil politique, mais d'une épreuve et d'une expiation, les valeurs se distribuent selon les termes antithétiques de la dichotomie Nord/Sud qui recouvre l'opposition présent/passé :

Ainsi une juste Providence me faisait payer les délices de Naples, les parfums et les voluptés dont je m'étais enivré [...] (Chateaubriand, 1969, p. 215).

La dimension expiatoire, voire initiatique, de l'hivernité est symbolisée par la fleur de lis sauvage qui pousse sous la neige, image de l'âme qui ne grandit que dans l'adversité, mais également de la royauté exilée :

Elle croît naturellement plus belle parmi ces bois que dans un sol moins exposé aux glaces de l'hiver ; elle efface la blancheur des frimas qui la couvrent, et qui ne font que la conserver dans leur sein, au lieu de la flétrir. (Chateaubriand, 1969, p. 230)

La blancheur de la neige, confondue et surpassée par celle de la fleur de lys, opère une cristallisation symbolique où l'innocence du futur martyr et la résurrection de la monarchie des Bourbons se superposent en évacuant le temps historique. C'est, au niveau de la rhétorique, l'équivalent de la résorption du temps dans l'intemporel qui est le propre de l'Ennui. De même, les ellipses narratives dans le récit des déplacements des peuples, des armées et du personnage principal (qui ont fait rire les critiques contemporains), anéantissent les distances et finissent par détacher le Nord de la carte pour le placer dans l'espace d'une géographie mythique :

Nous parcourûmes avec une *rapidité incroyable* les régions qui s'étendent depuis la mer de Scandie jusqu'aux grèves du Pont-Euxin [de la Baltique à la Mer Noire- mwg]. (Chateaubriand, 1969, p. 224. Mes italiques dans cette citation et les suivantes.)

Et ailleurs :

Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le nord, comme s'il n'y avait eu *qu'un pas à franchir*, pour nous transporter du pays des Sarmates à celui des Suèves. (Chateaubriand, 1969, p. 226, var. a. , variante non retenue.)

C'est dans un fragment non conservé des *Martyrs* qu'on trouve un exemple extrême de cette nordification rhétorique conjuguée à l'expérience migrante. Il met en scène un sujet exilé qui, à force de dire un espace indicible, bascule lui-même dans le vide que proclame la négation redondante :

Ceux qui ne connaissent que la Grèce et l'Italie, ne peuvent se former une idée de ces *solitudes hyperboréennes*. Là, comme après le déluge, de *rare*s animaux vont *errant* sur des montagnes *inconnues*. [...] Quelques rochers *obscur*s, battus par des pluies éternelles [...] ressemblent, par leurs formes et leur *immobilité*, à des *fantômes* qui se regardent dans un *affreux silence*. Mais c'est au bord de l'océan même, que la scène se montre dans toute son *horreur*. D'un côté s'étendent des *champs de glace*, contre lesquels se brise une mer

⁷ Celui qui raconte le voyage d'Eudore en Scandie, fut supprimé par l'auteur et reproduit partiellement dans *Les Natchez*.

décolorée où *jamais* n'apparut une voile; de l'autre, s'élève une terre *hâte et nue* [...]. (Chateaubriand, 1969, p. 1609, var. a)

Un soir, le soleil se plongeait sous l'horizon, et il *ne* se leva plus. (Chateaubriand, 1969, p. 1610, var. b.)

La représentation antique du Nord comme limite de l'œcoumène, mélangée aux clichés ossianiques et formulée souvent à l'aide des mêmes éléments lexicaux qui dans l'extrait cité, se retrouve sous une forme plus développée chez Madame de Staël. En tant qu'auteur des textes fondateurs qui proposent une nouvelle théorie de la culture occidentale basée sur la dichotomie Nord-Midi, elle occupe évidemment une place à part dans la construction discursive du Nord. Madame de Staël est par ailleurs une des grandes exilées du XIXe siècle, condamnée à l'errance alors que voyager était pour elle « le plus triste plaisir de la vie » (cité par la comtesse Jean de Pange dans Balayé, 1971, p. 9). A ces deux titres, elle apparaît comme un témoin privilégié d'une nordicité qui s'élabore dans la perspective de l'exil. De ce vaste sujet, un aspect seulement sera abordé ici, notamment la relation ambiguë entre le discours théorique de l'auteur sur le Nord et sa pratique de l'émigration, telle qu'elle ressort de ses textes autobiographiques liés à sa fuite devant Napoléon en 1812. Rappelons qu'après un premier exil en 1792, Madame de Staël est chassée de Paris par Napoléon en 1810 et assignée à demeure dans sa propriété suisse à Coppet ; en 1812 elle se retrouve avec sa famille sur les routes de l'Europe, traversant la Russie, la Finlande et la Suède où elle passe neuf mois avant de se rendre en Angleterre. La relation de cette errance se retrouve dans des textes autobiographiques : *Dix années d'exil*, un livre inachevé qu'elle commence à écrire à Coppet en 1811 et interrompt l'année suivante à Stockholm et dans ses notes et journaux de voyages, réunis et publiés pour la première fois en 1971 par Simone Balayé sous le titre *Les carnets de voyage de Madame de Staël*.

L'investissement idéologique et métaphorique du Nord, omniprésent dans *De la littérature*, *Corinne*, *De l'Allemagne*, une fois mis à l'épreuve du territoire réel et de l'exil, semble subir une évolution paradoxale. La même mélancolie que Madame de Staël découvrait dans les littératures du Nord et exaltait en tant que source créatrice de la littérature moderne⁸, introduit maintenant un courant disphorique dans les relations de sa traversée pour déboucher finalement sur le silence de l'écrivain. En effet, une fois arrivée à Stockholm, où elle va passer

⁸ « La mélancolie des peuples du nord est celle qu'inspirent les souffrances de l'âme, le vide que la sensibilité fait trouver dans l'existence, et la rêverie, qui promène sans cesse la pensée, de la fatigue de la vie à l'inconnu de la mort » (Staël, 1998, p. 176).

plusieurs mois, Mme de Staël interrompt la rédaction de son récit *Dix années d'exil*, fait languir un projet littéraire lié à l'histoire nordique et se consacre à rédiger des *Réflexions sur le suicide*. On en a proposé plusieurs explications biographiques, psychologiques et politiques, mais, si on se limite à scruter la logique interne de ses écrits, on ne peut s'empêcher de constater qu'en tant qu'écrivain, elle devient en quelque sorte victime, ou, si l'on veut, illustration, de ce mythe du Nord qu'elle a tant fait pour accréditer auprès de ses lecteurs⁹. La dernière phrase du manuscrit interrompu des *Dix années d'exil*, la veille du débarquement à Stockholm, parle, en effet, d'ennui¹⁰. Dans une communication sur « Madame de Staël et le suicide » Jean Starobinski cite une déclaration de l'auteur qui apporte une réponse indirecte mais attendue à l'énigme de son silence :

Le bonheur est nécessaire à tout, et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. (Starobinski, 1970, p. 252)

Simone Balayé écrit de son côté :

L'exil a le même effet que l'amour malheureux [...] ; il tue le génie en lui ôtant l'exaltation, la joie de la plénitude. (Balayé, 1970, p. 235)

Si cela est vrai pour l'ensemble de l'œuvre de Mme de Staël, la confrontation avec le Nord introduit dans cette thématique une dimension supplémentaire dans la mesure où l'articulation de l'exil extérieur à l'exil intérieur est constitutive de la nordicité littéraire, comme on l'a vu chez Chateaubriand. En effet, Mme de Staël qui affirmait dans *De l'Allemagne* que le froid « fai[sai]t rentrer la chaleur dans l'âme » (Balayé, 1970, p. 327), en augmentant les forces morales et spirituelles, souffre d'un repli sur soi stérile en observant les plaines monotones de la Finlande ou de la Suède. L'exagération de l'hivernité devient une façon de nordifier l'espace ; l'exilée, se trouvant en Finlande au début de septembre, emploie ainsi à plusieurs reprises le cliché « glaces du nord ». Alors que dans sa théorisation du Nord dominait l'esthétique du contraste qui englobait la topographie, la mentalité et la poétique des peuples scandinaves dans l'image du volcan islandais « qui vomit des torrents de feu au sein d'une neige éternelle » (*De l'Allemagne*, cité par S. Balayé, 1971, p. 328), dans les notes de voyage on trouve une représentation atopique de l'espace, qu'il soit géographique, culturel ou humain. À propos de la Russie et de la Finlande ne sont évoqués que fadeur des physionomies,

⁹ Dans sa thèse sur l'exil de Madame de Staël en Suède, Sheilagh M. Riordan a tout à fait raison de souligner qu'avant même son errance dans le Nord celui-ci fonctionnait dans son œuvre comme un système imaginaire, qu'elle appelle « esthétique de la damnation » (Riordan, 1996, pp. 28 et 50).

¹⁰ L'édition critique de 1996 indique d'autres occurrences intéressantes de ce thème.

monotonie du paysage, chant triste des oiseaux. Et tout à la fin du manuscrit, on lit : « En Suède, ni violette ni rossignol » (Balayé, 1971, p. 352). Comme le remarque l'éditrice des carnets de voyage, l'idée qui traverse ces pages est celle qu'exprime Madame de Staël elle-même en se plaignant de la « [p]rivation des jouissances physiques dans le Nord » (Balayé, 1971, p. 330). Plus frappants encore sont peut-être les thèmes du mutisme et du vide que résume cette phrase des *Dix années d'exil* et dont on trouve aussi plusieurs exemples dans les *Carnets* : « Il n'y a pas de centre, pas d'émulation, rien à dire et bien peu à faire dans une province du nord suédois ou russe » (Balayé, 1970, p. 329).

L'espace qui, dans *De l'Allemagne* pouvait se dessiner comme celui de l'Aventure (grâce surtout à l'enthousiasme devant une modernité redécouverte), bascule dans l'Ennui : le poids du passé décolore le présent et l'espace avec lequel il se confond. Dès lors, le référent géographique aussi bien que l'élément autobiographique s'effacent devant le référent culturel de sorte que les notes de voyage se transforment en notes de lecture : Madame de Staël compulse les récits des voyageurs qui l'ont précédée en Suède (dont celui de La Tocnaye) et le Nord devient pur lieu de mémoire. La nécessité de se référer à un espace déjà pratiqué et configuré par l'écriture ne fait d'ailleurs que confirmer, si besoin était, la nature essentiellement discursive de la nordicité, comme d'ailleurs de tout espace littéraire.

Un épisode particulier illustre de façon emblématique le paradoxe de la nordicité romantique, liée au nom de Mme de Staël précisément. Après une tempête dans le golfe bothnique, elle débarque avec sa compagnie sur Åland où elle rencontre une actrice allemande, Henriette Hendel-Schütz, célèbre dans l'art de mimer. La représentation que l'artiste offre aux naufragés, les transporte aux antipodes de l'espace-temps actuellement vécu. Mme de Staël l'évoquera dans sa correspondance dans des termes qui renvoient à l'opposition paradigmatique Nord-Sud : « Une seule femme m'a fait voir parmi les glaces du Nord les tableaux et les statues de la Rome glorieuse » (cité par S. Balayé, 1971, p. 332-333).

Si dans la fameuse dichotomie Nord-Sud, le romantisme a fait - grâce aux théories développées par Mme de Staël - le choix du Nord, l'expérience vécue de l'émigration, fondatrice elle aussi du romantisme, semble miner ce système de valeurs dans un processus que Corinne avait décrit comme imaginaire, en rejoignant tout à fait l'analyse de l'Ennui proposée par Jankélévitch :

L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort ; l'imagination prend en déplaisance, dit-elle, tous les objets qui vous environnent, le climat, le pays, la langue, les visages, la vie en masse, la vie en détail [...] (Staël, 1985, p. 377).

La nordicité et la migration dans la fiction romanesque : Xavier Marmier

Le dernier exemple de la conjonction du thème de l'émigration avec le discours sur le Nord est pris dans l'œuvre romanesque de Xavier Marmier (1808-1892) qui, lui, ne fut qu'un migrant volontaire. Voyageur professionnel et comparatiste érudit, il est également auteur de deux romans très illustratifs à cet égard. Le premier, intitulé *Deux émigrés en Suède* (1849), se déroule au fond du golfe de Botnie, le second, *Gazida* (1860), au Canada¹¹. Entre les deux espaces romanesques s'établit une continuité discursive à travers des liens thématiques, des références explicites et des analogies structurales, les faisant participer d'une même nordicité imaginaire. En particulier, un personnage suédois, planté dans le roman canadien comme un trait d'union entre les deux pays, y est appelé à personnifier la mélancolie du Nord. Mais c'est surtout un schéma narratif identique qui intègre deux types de chronotopes nordiques précédemment dégagés dans la trame du récit. Il s'agit du dédoublement de la figure de l'émigré annoncé dans le titre du roman suédois. Chacun des deux textes met notamment en scène un ancien émigré français, déjà établi sur le territoire étranger, qui sert d'initiateur à un jeune compatriote qui vient le rejoindre. Dans le récit suédois c'est un aristocrate émigré sous la Terreur qui accueille dans sa propriété un neveu dépité par la révolution de Juillet ; dans *Gazida*, pareillement, un descendant des émigrés franc-comtois reçoit dans sa demeure près d'Ottawa la visite d'un jeune Français après 1848. Ce médiateur familiarise le nouveau venu avec l'espace étranger qui est représenté pour ainsi dire de l'intérieur, comme déjà habité et apprivoisé. Les descriptions respectives des deux demeures françaises isolées au milieu d'une nature nordique hostile et hivernale penchent vers une utopie primitiviste revisitée. L'image idéalisée d'une société française qui aurait conservé ses usages, sa foi et son régime ancestraux (en opposition à une modernité abhorrée par l'auteur) intègre les valeurs d'un Nord industriel et égalitaire - dans le cas de la Suède - ou les avantages matériels du nouveau monde - dans le cas du Canada. La perspective *sérieuse* du personnage de l'initiateur est analogue à celle d'un La Tocnaye ou d'un Suremain. Le regard du nouvel arrivant est, au contraire, celui de l'étranger, qui éloigne et nordifie le Nord et qui, d'ailleurs, une fois son parcours initiatique accompli, rentre chez lui. Entre le Sérieux qui comble l'écart et l'Ennui qui

¹¹ J'ai parlé de ces textes dans des communications antérieures (voir Bibliographie).

le creuse, c'est la dialectique du rapport à l'Autre en général, que ces deux romans d'émigration naïvement thématisent. La représentation du Nord qui en surgit - indépendamment du référent géographique - est celle d'un espace inconnu mais reconnaissable, primitif mais déjà apprivoisé, différent mais familier.

Conclusion

Dans la construction discursive du Nord, l'expérience de l'émigration, authentique ou fictive, entre en dialogue et recycle les représentations courantes selon deux axes opposés de l'espace-temps vécu. L'exil dans le Nord soit actualise la topique du Nord en tant qu'exil, soit subvertit à divers degrés le paradigme Nord/Sud. Si l'Ennui préside au premier mode d'emploi de l'émigration, le Sérieux semble lié au second. Les quelques exemples disparates évoqués pourraient être un point de départ pour mettre en question *la continuité irréfléchie* du fameux mythe du Nord, dans la mesure où ils montrent que dans le Nord imaginaire se croisent des discours multiples et différemment motivés, parmi lesquels celui de l'exil est une modalité énonciative particulière, elle-même dispersée.

Bibliographie

- Aprile, S. (2000) : « Qu'il est dur à monter et à descendre l'escalier d'autrui. » L'exil des proscrits français sous le Second Empire, *Romantisme*, nr 110, pp. 89-100.
- Baldensperger, F. (1924) : *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, 2 vol. Plon, Paris.
- Balayé, S. (1970) : Absence, exil, voyage, in : *Madame de Staël et l'Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet 1966)*. Klincksieck, Paris.
- Balayé, S. (1971) : *Les carnets de voyage de Madame de Staël*. Droz, Genève.
- Castrén, G. (1910) : *Norden i den franska litteraturen*. [S. é.], Helsingfors.
- Certeau, M. de (1980) : *L'Invention du quotidien. I. Arts de faire*, U.G.E., coll. « 10/18 ».
- Chateaubriand, F. -R. de (1969 [1809]) : *Les Martyrs*, in : *Œuvres romanesques et voyages*, vol. 2, texte établi, présenté et annoté par M. Regard. Gallimard, Paris.
- Foucault, M. (1969) : *Archéologie du savoir*. Gallimard, Paris.
- Grace, S. E. (2002) : *Canada and the idea of North*. McGill-Queen's University press, Montreal & Kingston, London, Ithaca.
- Foucault, M. (1969) : *Archéologie du savoir*. Gallimard, Paris.

- Hamelin, L.-E. (1988) : *Le Nord canadien et ses référents conceptuels*. Secrétariat d'État, coll. « Réalités canadiennes », Ottawa.
- Hamelin, L.-E. (1996) : *Écho des pays froids*. Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy (Québec).
- Jankélévitch, V. (1963) : *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*. Éd. Montaigne, Paris.
- Klemming, S. (1961) : *General J. B. de Suremain : ett emigrantöde i Sverige under Napoleoniden*. Natur och Kultur, Stockholm.
- Labouret, M. (1996) : L'Imaginaire de l'exil balzacien, in : Niderst, A. (éd.) : *l'Exil*. Klincksieck, Paris.
- La Tocnaye, J.-L. de Bougrenet de (1801) : *Promenade d'un Français en Suède et en Norvège*. 2 vol., P. F. Fauche et Co, Brunswick.
- Marmier, X. (1849) : *Deux émigrés en Suède*. Journal *Le Pays*, Paris.
- Marmier, X. (1860) : *Gazida*. Hachette, Paris.
- Riordan, S. M. (1996) : *Capturing the North : Mme de Staël's 1812-13 exile in Sweden*. Université de Maryland, thèse xérocopiée.
- Stadius, P. (2001) : *Southern Perspectives on the North: Legends, Stereotypes, Images and Models*. Wydawnictwo Uniwersytetu Gdanskiego / Nordeuropa-Institut der Humboldt-Universität zu Berlin, Gdansk-Berlin.
- Staël, G. de (1985 [1807]) : *Corinne ou l'Italie*. Gallimard, Paris.
- Staël, G. de (1998 [1800]) : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Classiques Garnier, Paris.
- Staël, G. (1996) : *Dix années d'exil*. Éd. par S. Balayé et M. Vianello Bonifacio. Fayard, Paris.
- Starobinski, J. (1970) : Madame de Staël et le suicide, in : *Madame de Staël et l'Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet 1966)*. Klincksieck, Paris.
- Suremain, J. B. de (1902) : *La Suède sous la République et le premier Empire : Mémoires du lieutenant général de Suremain (1794-1815)*. Plon, Paris.
- Todorov, T. (1989) : *Nous et les autres*. Éd. du Seuil, Paris.
- Walecka-Garbalinska, M. (sous presse) : Exploration, émigration, initiation. Les parcours nordiques de Xavier Marmier, in : Bouvet, R., A. Carpentier & D. Chartier (éd.) : *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les exigences du parcours en littérature*. L'Harmattan, Paris.
- Walecka-Garbalinska, M. (sous presse) : La nordicité dans la perspective comparatiste. Trois voyageurs français en Scandinavie et en Amérique au XIXe siècle, in : Chartier, D. (éd.) : *Les Nords imaginaires*. Presses Universitaires du Québec, Montréal.

